

Compte rendu, concert. Toulouse, le 4 mars 2016. Azagra, Beethoven... Vadim Gluzman, Tugan Sokhiev

Dès les premiers accords de prélude du jeune compositeur hispanique la qualité de la composition rejoint celle de l'interprétation et le public a été conscient de vivre un grand moment. Cette création, commande de l'orchestre du Capitole prouve combien l'orchestre et son chef sont engagés dans la défense de la musique contemporaine. La grande sagesse du compositeur **David Azagra** permet aux oreilles de se détendre et d'accepter une partition lyrique qui se déploie avec générosité. L'appel à une énergie supérieure est perceptible et crédible mais la nostalgie de certains moments n'est pas sans évoquer le cor anglais de Tristan et Yseult de Wagner. La beauté de l'orchestre est un enchantement, de couleurs et de nuances subtiles.



De son côté, le concerto pour violon de Beethoven avec l'interprétation de **Vadim Gluzman** restera comme un moment de bonheur total proche de l'inouï. Écoutant avec gourmandise l'introduction de l'orchestre, ce musicien d'exception cherche à se couler dans le son de l'orchestre. C'est ainsi qu'avant son entrée, il joue avec le tutti des premiers violons comme pour faire corps avec la musique de l'orchestre et le tempo. La direction vivante et fougueuse de Tugan Sokhiev obtient de très beaux phrasés des musicien et des nuances variées. Le romantisme de la partition s'exprime par la générosité du son qui se déploie avec puissance. L'orchestre sera tout du long un partenaire très présent pour le soliste . Il faut dire combien Vadim Gluzman obtient de son Stradivarius une sonorité hédoniste et généreuse ... laquelle semble flotter au dessus de tout. Même dans les forte, le violon plane dans la lumière et n'est jamais éteint. Ses coups d'archets sont parfois étonnants car ils vivifient des moments trop connus. Il est admirable de sentir combien cette partition de Beethoven

retrouve dans cette interprétation une vivacité, un élan bien souvent perdu sous une trop complaisante tradition. Ici le chef et le soliste, main dans la main, semblent dépoussiérer la partition et lui rendre l'audace qu'elle contient. Le mouvement lent est un chant d'amour paisible et radieux et le final une danse de la vie splendide. Cette interprétation sensible et vivante restera dans les mémoires de tous spectateurs privilégiés de la Halle-aux-Grains comme des auditeurs de Radio Classique en direct ou les spectateur de Mezzo à venir.

Pour entretenir la relation d'amour du public avec Vadim Gluzman, il revient avec un extrait pour violon seul des sonates et partitas de Bach. Même sous un tonnerre d'applaudissement, il a bien fallu laisser partir celui qui est tout simplement l'un des plus grand violonistes du moment.

Pour terminer ce magnifique concert la beauté et la puissance de la partition de Bela Bartok a représenté un pur moment de grâce. Le début de cette suite du Prince de bois fait penser à une sorte de création du monde avec l'utilisation si richement évocatrice des instruments les plus graves pianissimo. L'Or du Rhin de Wagner n'est pas loin. L'effet est sidérant mais la suite de cette pièce est tout à fait incroyable. L'orchestre est gigantesque qui utilise même deux saxophones. Il est demandé aux musiciens une concentration incroyable avec en particulier des rythmes fort complexes. Cette musique a quelque chose d'athlétique dans cette exigence de maîtrise instrumentale totale et cette capacité à rendre naturels des rythmes d'une complexité inénarrable.

La manière dont Tugan Sokhiev dirige est un pur bonheur partagé. Souriant et heureux, il semble organiser jusqu'au moindre détail de cette formidable partition. Chaque instrumentiste est à la fête et semble donner tout ce qu'il peut pour participer à la fête. Les nuances sont richement creusées et le crescendo final est presque insoutenable de puissance. La beauté de la direction de Tugan Sokhiev, celle

de ses gestes comme de toute sa manière d'être, font merveille. Un seul regret : dommage que nous n'ayons pu profiter du ballet dans son intégralité, car nous savons quel chef de théâtre est Tugan Sokhiev et combien il aurait su lui rendre justice. Car la partition est la moins connue et la moins jouée des pièces dramatiques de Bartok. En effet l'opéra le Chateau de Barbe Bleue a trouvé son public, et récemment à Toulouse, mais également le Mandarin Merveilleux est plus joué que ce Prince de bois. Tugan Sokhiev nous avait offert une suite d'orchestre sensationnelle à Toulouse déjà en 2008. Ce soir pourtant il semble particulièrement maîtriser la complexité de l'oeuvre avec joie et aisance. La maturité est magnifique et l'entente si belle avec l'orchestre du Capitole porte ses plus beaux fruits, comme une corbeille en forme de corne d'abondance. Ce concert a uni des musiciens de grand talent et des compositeurs au génie souverain. Le jeune Azagra n'a pas démerité ce qui laisse augurer de bien belles compositions à venir.

Toulouse ; La Halle-aux-grains, le 4 mars 2016 ; David Azagra (né en 1974) : Prélude, création mondiale ; Ludwig van Beethoven (1770-1827) : Concert pour violon et orchestre en ré majeur, op.61 ; Béla Bartók (1881-1945) : Le prince de bois, suite d'orchestre op.13 sz .60 ; Vadim Gluzman , violon ; Orchestre national du Capitole de Toulouse; Direction : Tugan Sokhiev.

**CRITIQUE opéra. Toulouse,
Théâtre du Capitole, le 23**

février 2016. Campra: Les Fêtes Vénitiennes. Les Arts Florissants. Christie / Carsen

CRITIQUE opéra. Toulouse, Théâtre du Capitole, le 23 février 2016. Campra: Les Fêtes Vénitiennes. Les Arts Florissants. Christie / Carsen – **VENISE RÉENCHANTÉE.** Cette magnifique coproduction fait honneur à l'art de Campra avec brio. Tout est parfaitement harmonieux dans ce spectacle qui fera date. La partition de Campra est une vraie découverte qui montre combien l'ombre de Lully a fait des dégâts. Comme tout est ici pur équilibre, chant libre et récitatifs naturels sans le carcan lulliste ! L'italianité est assumée et la voix en sort triomphante. L'esprit de la danse n'en est pas moins fêté avec d'exquis ballets s'enchaînant avec subtilité. De bout en bout, une coulée de beauté diffuse de la partition. Les airs sont assez courts mais très expressifs les récitatifs très concentrés ne sont jamais pesants. Évidemment, l'intrigue est sans douleurs et l'esprit bouffe est agréable sans excès. Les personnages sont campés comme des prototypes amoureux et chacun peut se reconnaître ça ou là ou pas du tout !

Campra, vénitien séducteur



Superbe partition pleine de fantaisie, de fraîcheur et d'esprit. Les décors sont admirables de réalisme poétique et Venise éternelle, telle qu'elle fait profondément impression sur le moindre touriste, est présente sous nos yeux. Le décor représente la place Saint-Marc stylisée. Des habiles panneaux mobiles redessinent l'espace en plus intime ou plus labyrinthique en fonction des intrigues baroques. Les lumières particulièrement subtiles participent du décor et créent une dramaturgie nyctémérale, pleine de poésie. La mise en scène permet une mise en abîme intéressante avec la horde de touristes admiratifs de la céleste place qui en se déguisant montent l'action et la déplace en plein XVIII^{ème} siècle. La beauté des costumes coupe le souffle avec des rouges flamboyants.

Ceux en forme de gondole sont pleins d'humour. Chaque chanteur soliste ou du chœur se déplace avec naturel et semble libre de s'exprimer. C'est bien de cette liberté que l'esprit du

Carnaval procède, il nous semble. Les danseurs de la Cie Scapino Ballet Rotterdam sont sensationnels, précis et diaboliquement taquins. Les danseurs aussi semblent dépasser les habituels mouvements attendus. Leur apparente facilité de se mouvoir dans trois dimensions fait également souffler un incroyable vent de liberté. Chaque chanteur interprétera plusieurs masques avec virtuosité. Parfait chanteur-acteur chacun est admirable. C'est peut être le maître de musique de Marcel Beekmann qui a la présence la plus attachante, probable porte parole du compositeur. L'acteur est facétieux et le chanteur semble capable de tout ! Et quel humour!

La direction de William Christie met en lumière toute la délicate structure de cette partition si admirable. L'amour que le chef semble avoir pour l'ouvrage, sa gourmandise, sa joie à la faire vivre sous ses doigts contamine son orchestre de superbes musiciens comme les chanteurs de son chœur, qui semblent prendre un réel plaisir sur scène. Un festival de couleurs et de nuances musicales les plus belles ; des couleurs sur scène d'une harmonie parfaite, des gestes sans limites, des danses sans poids, tout concourt à une fête complète de l'esprit et des corps.

Qui a aimé un jour Venise ne peut que revivre ce coup de foudre dans ces Fêtes vénitiennes de Campra admirablement recréés par Robert Carsen et William Christie. L'esprit français, vif, brillant, léger, dans ce qu'il a de meilleur est compris parfaitement par ces anglo-saxons de génie avec toute une équipe magnifique ! Un Hymne à Venise ville du rêve. Oui la beauté triomphe de tout. Un spectacle jubilatoire !

Compte-rendu opéra ; Toulouse ; Théâtre du Capitole, le 23 février 2016 ; André Campra (1660-1744) : Les fêtes vénitiennes, Opéra Ballet ; Robert Carsen, mise en scène ; Radu Boruzescu, décors ; Petra Reinhardt, costumes ; Peter Van Praet, Robert Carsen, lumières ; Avec : Emmanuelle de Negri,

La Raison / Lucile / Lucie ; Élodie Fonnard, Iphise / La Fortune ; Rachel Redmond, Irène / Léontine / Flore ; Emilie Renard, La Folie / Isabelle ; Cyril Auvity, Le Maître de danse / Un Suivant de la Fortune / Adolphe ; Reinoud Van Mechelen, Thémir / Un Masque / Zéphir ; Marcel Beekman, Le Maître de musique ; Jonathan McGovern, Alamir / Damir / Borée ; François Lis, Le Carnaval / Léandre / Rudolphe ; Sean Clayton, Démocrite ; Geoffroy Buffière, Héraclite ; Cie Scapino Ballet Rotterdam, Ed Wubbe chorégraphe ; Les Arts Florissants ; Direction : William Christie

Compte-rendu concert.Toulouse; Halle-aux- grains, le 19 février 2016. Martinu, R.Strauss. Hartmut Haenchen, direction

DU MEILLEUR COMME DU PIRE SONT CAPABLES LES HOMMES. Il y a un monde entre la première et le deuxième partie de ce concert. D'abord deux oeuvres terriblement tristes et qui refusent la beauté pure. La première partition de Martinu est un Adagio pour grand orchestre faisant alterner et dialoguer un groupe d'instruments solistes et le reste de l'orchestre. Le tragique du massacre du village Tchèque de Lidicie est admirablement perceptible dans cette lugubre partition toute de douleur indicible devant l'abomination, comme d'espoir à peine perceptible. Moins de 10 minutes qui semblent s'étirer comme un malheur sans fin. La direction admirablement sobre de Hartmut Haenchen permet aux musiciens une perfection

instrumentale qui prend des allures de glaciation. Aucun élément lyrique pour la douleur, des harmoniques étranges, des sonorités surprenantes presque dérangeantes en guise de larmes.

Pour le concerto funèbre pour violon et orchestre à cordes de Hartmann, la très élégante violoniste néerlandaise **Isabelle Van Keulen** a fait une entrée remarquable. Elle a su maîtriser une sonorité opaque et dure pour évoquer la terreur et le désespoir total de cette étrange partition. Refusant toute effusion, tout phrasé lyrique, mettant la soliste à la limite de la rupture rythmique dans des contre temps impossibles, tout rend la partition austère voire traumatisante. Très concentrée, toujours à l'affût, la violoniste Isabelle Van Keulen a été parfaite dans cette douleur exprimée sans pathos mais avec une totale dignité. Comme Hartmann, compositeur allemand resté dans son pays sans collaborer a opposé toute son éthique à un gouvernement sans humanité. La maîtrise des variations, des colorations, des sonorités de la violoniste a grandement impressionné le public. Cette pièce rigoureuse et sans séduction touche par cette extraordinaire tenue face à l'abomination des Nazi. Isabelle Van Keulen a retrouvé toute sa chaleur et son lyrisme dans une adaptation pleine d'enluminures de l'aria des variations Goldberg qu'elle a semblé improviser pour nous.





Après ces deux partitions tragiques rendant compte des pires abominations dont l'homme est capable on ne pouvait espérer oeuvre plus belle et vivante qu'**Une Symphonie alpestre de Richard Strauss.**

L'immense orchestre demandé par le compositeur, pas loin de 120 musiciens, a été réuni. **Hartmut Haenchen** a su insuffler à chacun une belle énergie constamment renouvelée pour cette journée dans les sommets alpins. Musique à programme par excellence chaque didascalie en est savoureuse. Les instrumentistes ont tous brillé, absolument tous. A bras le corps Hartmut Haenchen a mobilisé les énergies. La marche a été héroïque, émue, panthéiste ou grandiose. Toutes les émotions face à la nature ont été magnifiées par cette interprétation de haute lignée. Le rapport respectueux et admiratif de l'homme face à la nature est ce qu'il a de plus grand. Après les horreurs de la guerre, rien ne pouvait mieux nous rendre l'espoir. Harmut Haenchen a su organiser cette partition flamboyante avec une précision incroyable. Le tonnerre et le vent, les cloches de vaches, les cuivres tonitruants comme le quatuor le plus délicat ; il a su mettre en valeur chaque moment. La salle de la Halle-aux-Grains a montré ce soir ses limites dans la manière dont les crescendi ont été saturés. Voici un concert qui aurait autrement mieux sonné dans une salle à la meilleure acoustique !

Ce grand chef qui pour la première fois sortait de la fosse à Toulouse a été plébiscité par le public. Nous savions par sa direction admirable de Tannhauser, Daphné et Elektra quel chef lyrique il était. A présent nous savons quel grand chef symphonique est Harmut Haenchen. Espérons qu'il reviendra bientôt à Toulouse.

Compte-rendu concert.Toulouse; Halle-aux-grains, le 19 février 2016. Bohuslav Martinu (1809-1959): Mémorial pour Lidicie ; Karl Amadeus Hartmann (1905-1963): Concerto funèbre pour violon et orchestre à cordes ; Richard Strauss (1864-1949): Une symphonie alpestre, op.64 ; Isabelle Van Keulen, violon ; Orchestre National du Capitole de Toulouse. Hartmut Haenchen, direction.

Compte-rendu concert. Toulouse, Halle-aux-Grains, le 12 février 2016.Ravel, Adams, Holst. Nicholas Collon.

Si d'aucun se plaignent d'une programmation sans originalité, ce concert vient en contre pied nous surprendre. Le chef d'orchestre Nicholas Collon est inclassable tant il est déjà en possession d'un répertoire immense. Il a créé l' Aurora Orchestra à Londres et bénéficie d'une aura intrigante. Son répertoire est vaste et va de Bach aux compositeurs du XXI ème siècle. Lui confier la direction de ce programme coule donc de source. Lui adjoindre le plus jeune et le plus talentueux violoniste américain se comprend aisément. Et leur confier le terrible Concerto de John Adams relève d'une idée géniale.



INTERSIDERAL, UN CONCERT QUI A DECOLLE... Nous avons en effet pu bénéficier d'une interprétation passionnante de cette oeuvre encore bien rare. Le Concerto a été composée en 1993 et crée par Gidon Kremer. Le jeune **Chad Hoops**, âgé de 21 ans est un interprète incroyablement sûr de lui, mature dans son abord de l'instrument. La solidité de son jeu, la sûreté de ses phrasés, l'autorité de sa virtuosité sont inimaginables. Le son est rond, puissant sans violence. Il maîtrise car comprend parfaitement cette partition complexe. Si le premier mouvement est orchestralement un peu trop envahissant jamais une cadence finale n'aura été si bienvenue. Enfin le violon a pu chanter à sa guise. Le mouvement central est le plus lyrique, le plus mélancolique aussi. Apparenté à une chaconne, le mouvement permet au violon de planer et chanter délicatement. Le final est d'une virtuosité diabolique ; Chad Hoopes ne semble pas frémir et s'engage dans la bataille dont il sortira vainqueur. Tout au long de l'oeuvre, la riche orchestration laisse toujours la première place au violon. L'habileté de l'écriture est de ce point de vue tout à fait

remarquable. En bis, le violoniste à l'incroyable sureté technique et la musicalité royale a joué un extrait apaisant de la Fantaisie n° 9 de Georg Philipp Telemann.

Le programme avait débuté par les Valse nobles et sentimentales de Ravel. L'orchestre du Capitole en a donné une interprétation riche et contrastée. La modernité de l'écriture, la profondeur des nuances et l'implacabilité du rythme ont été magnifiquement mises en valeur par la direction de Nicholas Collon. Très souple, toujours souriant, il a un plaisir communicable à davantage jouer avec l'orchestre que le diriger. Ce jeune chef a une manière d'être à la tête de l'orchestre qui fait penser à ceux qui font de la musique avec les instrumentistes plus qu'il ne sont « chef ». L'entente avec le soliste a semblé idéale comme avec chaque instrumentiste de l'orchestre.

La deuxième partie du concert a été consacrée aux Planètes de Gustav Holst. Au corps défendant du compositeur, qui a finit par être irrité du succès de cette oeuvre, admettons qu'elle fait toujours un grand effet sur le public. Oubliant certaines longueurs, le public de la Halle-aux-Grains a fait un triomphe aux interprètes; il faut bien reconnaître que le début par Mars dans une ambiance d'apocalypse fait un effet fulgurant. La « psychologisation » de chaque planète avec un titre spécifique, fait ensuite son effet. Il ne s'agit pas d'une musique à programme habituelle car personne ne peut connaître vraiment les planètes de notre système solaire et seules les représentations imaginaires sont permises. D'ailleurs lors de la composition Pluton n'avait pas été découverte et Holst ombrageux du seul succès de cette oeuvre au détriment du reste de ses compositions, refusa de composer la moindre note pour la nouvelle planète. Que pouvait il rajouter? Les effets orchestraux sont subtilement entremêlés, rythmes, harmonies complexes, utilisation inhabituelle des instruments. Tout permet à l'imaginaire de fonctionner à fond et sans besoin de prise de substances toxiques! Les couleurs, les nuances, la

complexité des empilements ont richement été mis en lumière par la direction inspirée de Nicholas Collon. Les interventions magiques du chœur de femmes invisibles a été un moment d'émotion indicible (Choeurs du Capitole, admirablement préparés par Alfonso Caiani). Un grand concert en forme de voyage intersidéral abouti qui a amené le public heureux au seuil de ses plus beaux rêves. Valses, courses, vols terriens, puis voyage extraterrestre vers le soleil... en toute liberté... Que de beautés!

Compte-rendu concert. Toulouse, Halle-aux-Grains, le 12 février 2016 ; Maurice Ravel (1875-1937) : Valses nobles et sentimentales ; John Adams (né en 1947) : Concerto pour violon et orchestre ; Gustave Holst (1874-1934): Les planètes; Chad Hoopes, violon ; Choeurs du Capitole (chef de chœur ; Alfonso Caiani) ; Orchestre National du Capitole de Toulouse ; Direction: Nicholas Collon.

**Compte-rendu, opéra en
concert. Toulouse, le 8**

février 2016. Haendel : Alcina. Inga Kalna, Emöke Barath... Ottavio Dantone.

Peut-être que la raison du succès est plus simple qu'il n'y paraît. Même si les affiches mettaient en avant les deux principaux chanteurs davantage que l'ouvrage, force est de constater que le succès rencontré par ce concert avec une Halle-aux-Grains pleine à craquer est plein d'enseignements. Non, le public n'a pas besoin d'être distrait par une mise en scène pour écouter trois heures et demi de musique. Quand on sait la laideur ou la bêtise de certaines mises en scène, il convient de dire combien cette **Alcina en version de concert** a été théâtrale. Une équipe de chanteurs cooptés et au service d'une des plus belles partitions d'un génie baroque arrive avec des regards, des déplacements sobres, des gestes esquissés à faire comprendre des sentiments ou des situations complexes. Les laisser s'exprimer est bien préférable à certaines directions d'acteurs alambiquées. Nous tenons peut-être là, la recette de l'émotion lyrique du moins tant que le rôle des metteurs en scènes sera si disproportionné.



Immense Alcina, de passion et

d'émotions...

Parfaitement à l'aise sur scène chaque chanteur a su insuffler tant dans les récitatifs que dans les airs toute la force des personnages, s'appuyant souvent par un regard vers les instrumentistes les accompagnant. L'orchestre plutôt chambriste a fait preuve d'une virtuosité parfaite et d'un engagement réconfortant. **La direction d'Ottavio Dantone** est précise et souple, laissant une large part aux respirations si essentielles et même au silence. Le dosage entre orchestre complet, quatuor à cordes, ou basse continue durant les airs da capo a permis une belle aération pleine de vie. Proche des musiciens comme des chanteurs, Ottavio Dantone passe de la direction au clavecin avec une aisance confondante et une naturel total. Il obtient de son orchestre de belles nuances, des couleurs variées permettant au chant de se développer dans un écrin magnifique.

Nous parlerons du chant tant cette équipe est soudée dans un art du bel canto au sommet. Chacun, et même dans les plus petits rôles, a été magistral. Ainsi la voix ronde et homogène de **Hasnaa Bennani** a donné au jeune Roberto toute la flamme de sa fraîche jeunesse, puis aborde un « Barbara » à l'acte 3 plein d'énergie. **Christian Senn** en Melisso a su camper avec vitalité le mentor qui cherche à remettre chacun à sa place. La beauté du timbre, la conviction de l'expression sont celles qui conviennent à ce personnage positif. Le ténor **Anicio Zorza Giustiniani** arrive dans un rôle un peu ingrat, à en dessiner plusieurs facettes. Le timbre est délicieusement chaud et sa capacité à vocaliser à pleine voix, avec des fioritures incroyables dans les reprises, est du grand art. Les longues phrases, les lignes parfaitement galbées forment un art du chant assez inhabituel pour un ténor. La précision des

récitatifs donne de la force au personnage habituellement moins présent. Sa coquette amoureuse est incarnée par la pulpeuse **Emöke Barath** qui allie des qualités vocales rares en terme de beauté et chaleur du timbre de soprano aigu et des capacités d'alanguissement de haute séduction. La finesse du jeu, le charme des regards, associés a une grande musicalité , tout permet de prédire à cette jeune chanteuse une très belle carrière.

Le rôle de Bradamante même au théâtre est souvent sacrifié en raison de son ton moralisateur. Ce soir la belle mezzo soprano **Delphine Gailloux** avec des geste élégants et fluides, mais surtout l'humour qu'elle sait y mettre, prend une dimension bien plus sympathique qu'au théâtre. Quel timbre de bronze, quelle ligne de chant ; quelle assurance dans les vocalises de colères comme de passion !

Pour finir, nous devons mettre en vedette deux chanteurs d'exception. **Philippe Jaroussky** est le chouchou de toute une partie du public. Il est un musicien hors pairs qui a un chic dans ce qu'il fait tout à fait inimitable. Vocalement nous n'avons pas toujours été adepte d'un son trop systématiquement angélique. Le travail sur l'incarnation de la voix est très intéressant et donne aujourd'hui au personnage de Ruggiero la dimension charnelle qui lui revient. Le timbre est plus chaud et plus prenant mais la voix reste aérienne. La ligne de chant est prodigieuse d'apesanteur. Les longues notes tenues en voix filée et prolongée par une reprise sans respiration sont un prodige vocal rare et d'une belle puissance expressive. Une telle longueur de souffle est prodigieuse. L'air « Verdi prati » est un moment de pur délice. Mais c'est peut être l'air « Sta nell'Ircana » avec les deux cors qui montre le mieux l'extraordinaire musicalité du contre ténor. Sans avoir la vaillance requise, il arrive avec une dose d'humour à faire de cette aventure de couleurs, car les cors font ici leur unique apparition, un moment intense.

Mais Alcina ne serait pas un moment magique sans une grande

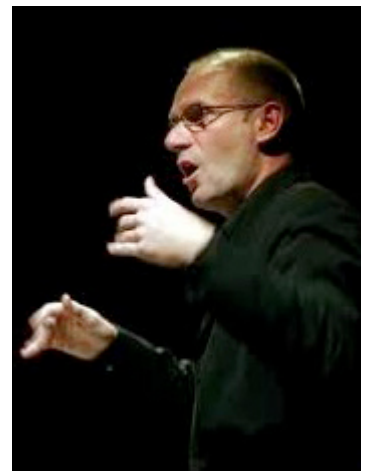
Alcina. Si **Inga Kalyna** sauve cette production (Sonya Yoncheva était originellement attendue) nous ne pouvions rêver Alcina plus convaincante abolissant par la perfection de son art, la temporalité et la notion de beauté par une séduction du chant irrésistible. La voix est riche, pleines d'harmoniques sombres mais dans une lumière de timbre irradiante. Les phrasés sont admirables d'élégance et de subtilité. Les moments d'émotions sont musicalement accomplis ; tant de colère, de douleur avec cette maîtrise vocale sur toute la tessiture est rare. La souffrance de la sorcière amoureuse est un moment absolument fascinant. Le grand air « Ah mio cor » est chanté avec toute son âme. Sons filés, nuances creusées entre pianissimi blafards et forte flamboyants prouvent une maîtrise vocale absolue. La magie de son art du chant personnifie le rôle. Du point de vue technique, cette maestria vocale lui permet outre une parfaite maîtrise du vibrato, un usage des sons filés : piano, forte, piano et à nouveau forte que je n'avais jamais entendue avec cette puissance vocale. Et il est peu de dire qu'aucune vocalise ne semble n'être autre chose qu'une évidence pour cette voix à l'agilité diabolique.

Grande habituée du rôle, elle le chante sans partition et le joue de tout son corps avec sobriété. Une soirée d'opéra exceptionnelle que nous devons aux Grands Interprètes. Merci à ces artistes si soudés et si engagés à rendre justice à une superbe partition.

Compte-rendu, opéra en concert. Toulouse, le 8 février 2016.
Haendel : Alcina. Inga Kalna, Emöke Barath... Ottavio Dantone.

Compte-rendu, concert. Toulouse, le 4 février 2016. Lieder de Schumann, Brahms... Chœur Les Éléments, Joël Suhubiette

Joel Suhubiette a construit un nouveau programme passionnant pour son chœur Les Éléments. L'auditorium Saint-Pierre des Cuisines est un écrin idéal offrant une acoustique précise et légèrement réverbérée qui permet au chœur de s'épanouir comme aux nuances les plus fines d'être entendues. Ce programme entre chant du matin et chant du soir permet au romantisme, qui a revisité le rapport de l'homme à la nature, de s'épanouir. Brumes, givre, crépuscule, nuit, soleil levant, naissance, amour, mort, toute la vie est dans ces quelques lieder admirablement choisis. Du chœur a capella, voix de femmes seules, ou mixtes, à trois, quatre voix ou plus, toutes les magnifiques capacités des Éléments sont mises en lumière. Brahms avec ses extraordinaires couleurs est peut être le plus marquant, c'est d'ailleurs son visage qui illustre le programme. Mais l'organisation du concert le faisant précéder par Schumann est habile, et pas seulement par le respect de la chronologie. Débuter par un hommage au piano, compagnon idéal de la voix est une mise en abîme pleine de sens.



Le meilleur du romantisme éternel

Max Reger que se soit a capella ou avec piano développe à sa manière une sensibilité à la nature très proche de celle de Brahms en osant pousser plus loin la richesse harmonique. Moins connus, les Lieder de Stockhausen, Hindemith et Wolf ouvrent les portes du XXème siècle.

Le chœur Les Éléments est tout à son aise dans la musique contemporaine, il est donc de par son excellence capable de rendre avec la perfection instrumentale et l'exactitude rythmique toutes les saveurs de la relative modernité de ces oeuvres permettant de comprendre l'évolution stylistique. La perfection est également présente par cette extraordinaire qualité de son de pupitre qui permet à Joel Suhubiette d'obtenir des phrasés subtiles avec des nuances millimétriques, comme un orfèvre travaillant avec le matériel le plus précieux et le plus ductile à la fois.

Les mots sont toujours articulés avec une précision maniaque qui offre une compréhension parfaite permettant de goûter la saveur des poèmes, dont tout particulièrement ceux de Rilke en français comme en allemand.

La soprano solo sortie du chœur assure crânement la partie difficile du Nachtigall de Stockhausen. Au piano Nino Pavlenichvili est une parfaite expression de la solidité de l'école russe, elle remplace Corinne Durous. Son jeu brillant pianistiquement dans les soli se fait base solide pour les pièces avec accompagnement. Peut être qu'un peu plus de souplesse aurait aidé à plus de partage en émotion ?

Ce sera la seule petite attente déçue : le romantisme de Schumann et Brahms, même de haute tenue, pourrait avoir un peu plus de passion et de souffrance exprimée. L'évolution stylistique du programme en aurait été plus lisible. Néanmoins, le public nombreux a été ravi par ce nouveau programme des éléments, d'autres concerts sont espérés et pourquoi pas un enregistrement afin de mieux déguster les qualités de cette belle interprétation.

Compte rendu concert. Toulouse. Auditorium Saint Pierre des Cuisines, le 4 février 2016 ; Abenlied-Morgenlied ; Lieder de Robert Schumann (1810-1856) ; Johannes Brahms (1833-1897) ; Max Reger (1873-1916) ; Karlheinz Stockhausen (1928-2007) ; Paul Hindemith (1895-1963) ; Hugo Wolf (1860-1903) ; Chœur de chambre Les Éléments; Nino Pavlenichvili, piano ; Direction : Joël Suhubiette.

Compte-rendu, concert. Toulouse, Halle aux grains, le 5 février. Ravel, Beethoven... Nicholas Angelich, piano.

Né aux États-Unis, **Nicholas Angelich** est pourtant un digne représentant de l'interprétation pianistique française. Son **Concerto en sol de Ravel** ce soir, a été un vrai régal. L'écoute d'un orchestre qu'il connaît bien et qu'il semble



apprécier tout particulièrement, participe de cette belle interprétation en entente mutuelle. Le toucher racé du pianiste, son mélange de force et d'élégance, sa parfaite maîtrise de toute une gamme de nuances, rendent son jeu très vivant. De belles couleurs irradient en particulier dans le mouvement central lent qui a été le moment magique du concert. La longue et délicate introduction du piano nous a conviés dans un monde de beauté mélancolique et de poésie élégante. Le final dans un tempo vif a permis au piano superbement maîtrisé d'Angelich de briller. Quelle aisance dans les rythmes parfaitement «Jazzy » ! L'orchestre a été brillant et très haut en couleurs. Des cordes pures, des bois exceptionnels, des cuivres taquins, des percussions en gloire.

Nicolas Angelich à Toulouse, un nouvel enchantement

Avant ce grand moment musical, le cycle de Ma Mère l'Oye dirigé par Gustavo Gimeno n'a pas atteint le niveau de poésie ni la subtilité à laquelle nous sommes habitués à Toulouse. Un chef dont la préoccupation semble davantage maîtriser l'orchestre que de faire de la musique avec des instrumentistes d'exception. La manière de battre la mesure lors du solo du cor anglais a fait s'époumoner notre magnifique Gabrielle Zaneboni sans lui permettre de retrouver son phrasé naturel habituel. Ceci est un exemple de ce qui est peut être un manque de confiance du jeune chef, ou son peu de sensibilité à la dimension chambriste que la musique symphonique contient.

La Troisième symphonie de Beethoven a procédé de ce même combat, gagné par le chef à l'arrachée, avec une métrique implacable. Le sous-titre de la symphonie ne nous semble pas suggérer cet héroïsme là ...

Il nous restera le grand plaisir d'avoir pu retrouver Nicholas Angelich que le public toulousain adore. Son bis de Schumann (Träumerei, extrait des Kinderszenen) a été un moment de pure grâce céleste.

Compte-rendu concert. Toulouse. Halle-aux-grains, le 5 février 2016 ; Maurice Ravel (1875-1937) : Ma mère l'Oye, cinq pièces enfantines ; Concerto pour piano et orchestre en sol majeur ; Ludwig van Beethoven (1770-1827) : Symphonie n°3 « Héroïque » en mi bémol majeur ; Nicholas Angelich, piano ; Orchestre National du Capitole de Toulouse ; Direction : Gustavo Gimeno.

**Compte-rendu, concert.
Biennale de quatuors à
cordes. Le 23 janvier 2016 :
Quatuor Tetzlaff. Mozart,
Sibelius...**

Ce concert du soir est celui d'un grand soir, par de grands, de très grands musiciens. C'était le dernier concert du soir de la Biennale 2016, (seul 11h et 15h étant les horaires du dimanche, le lendemain). Se



parant à chaque concert de couleurs différentes la couleur chaude de l'arrière scène, en orangé était particulièrement bien choisie pour ce concert très applaudi et surprenant à plus d'un titre. D'abord **le Quatuor Tetzlaff** n'est pas un quatuor au sens classique. C'est **le frère Christian** (*photo ci dessus*) et la soeur, Tanja, lui au violon, elle au violoncelle, qui sont les Tetzlaff. Eminents solistes chacun fait une entaille dans sa carrière personnelle pour retrouver le plaisir de la musique de chambre qu'ils ont connu dans leur enfance. Deux amies s'adjoignent chaque fois au frère et à la soeur afin de former un quatuor comme il n'en existe aucun autre. Depuis près de 20 ans ce quatuor joue donc régulièrement et trop rarement avec un succès retentissant.

Quatuor Tetzlaff : la puissance de l'expression

Le programme de ce soir a débuté par le quatuor de Mozart dédié à Haydn le plus singulier. Jamais très stable dans les sentiments qu'il véhicule l'interprétation des Tetzlaff en a majoré le mélange inimitable de sourire et d'yeux humides si caractéristique de Mozart, le plus sensible des musiciens classiques. Le premier mouvement est tout en discussions, propositions et équilibre. Les nuances sont très agréablement dessinées dans une perfection d'élégance. L'alto de Hanna Weinmeister ayant une présence chaleureuse centrale que violons et violoncelle allègent ou assombrissent. Le deuxième mouvement est de miel, comme l'amitié sans rivalités entre Haydn et Mozart. La douceur du contre chant de Christian Tetzlaff au violon 1 sur le violon 2 d' Elisabeth Kufferath au

thème, décrit combien cette douceur et cette beauté sont porteuses d'émotion. La différence de phrasé à la reprise dit mieux que de longs discours ce qu'est la variation et le gout exquis qui seul permet d'atteindre cette plénitude. Le Menuet est plein d'accents champêtres voir un peu paysans dans une danse plus endiablée que sage. Christian Tetzlaff n'ayant pas peur de faire un peu crin-crin par jeu, lui qui a des qualités de coloriste d'une beauté incroyable. Le final virevolte et rebondi comme la vie, avec des moments plus introvertis. Un épisode Mozartien proche de l'idéal en terme de diversité, d'inventivité et de perfection.

Le Onzième quatuor de Chostakovitch a une histoire terrible à la fois deuil du deuxième violon du quatuor préféré du compositeur, le Quatuor Beethoven. C'est également lors du concert qui vit la création de ce Onzième quatuor que Chostakovitch fit sa dernière apparition comme pianiste sur scène. L'émotion du concert dans lequel le quatuor fut entièrement bîssé le terrassa par un infarctus qui lui laissa une fragilité extrême. L'interprétation par les musiciens ce soir a été portée par une émotion indicible dans une perfection instrumentale incroyable. Les mouvements s'enchainent sans rupture de solution de continuité et des images fortes restent en mémoire.

La plainte du début comme dévitalisée saisit, seul le premier violon ose s'affirmer un peu et vibrer, relayé par l'alto. Les hurlements de douleurs terribles glacent le sang puis la frénésie de l'Humoresque évoque une fuite éperdue devant la mort. Il y a dans cette oeuvre ce soir comme un théâtre de la mort, un Requiem d'abord porté par les cordes graves lugubres, puis une berceuse de la mort dans une plainte déchirante. L'effet de sourdine du violon 2, symbolisant sa mort permet de effets fantomatiques, celle de la présence d'un spectre aimé au delà du temps des hommes. Chostakovitch d'abord par cet hommage aux interprètes du Quatuor Beethoven qu'il aimait tant et ce soir les interprètes au service de ce génie, lui rendent à leur tour un vivant hommage. Le vertige saisit l'auditeur-

spectateur devant tant de concentration et tant de musique complexe si incarnée. Par cette rigueur instrumentale et une intimité dans la compréhension de l'oeuvre, les Tetzlaff nous la rendent facile à comprendre et presque familière. Du grand art !

Après l'entracte le quatuor de Sibélius a été pour beaucoup une vraie découverte. Le compositeur Finlandais étant plus connu pour ses vastes symphonies, ses concertos ou ses poème symphoniques. Son unique Quatuor " Voces intimae" est un chef d'oeuvre incontournable. Le Tetzlaff se sont engagé dans une interprétation vibrante, échevelée et passionnée, avec une sonorité ample, des phrasés larges, des nuances marquées et des couleurs d'une richesse infinie.

Dans le premier mouvement le duo violoncelle-violon réuni le frère et la soeur avec une communion de beauté sonore et de phrasés appariés d'une évidence incroyable. Personne ne peut résister à ce début d'une si inquiétante beauté. Le mouvement se développe avec évidence, le Scherzo enchaîné directement est une course poursuite nuancée et pleine de fantaisie. Le troisième mouvement, sommet expressif de l'oeuvre permet aux qualités lyriques et solistes des musiciens de se développer dans une ampleur quasi symphonique. Christian Tetzlaff sera victime d'un accident terrible. Sa corde cassée (par tant de chaleur dans son jeu ?) le forcera à courir réparer l'instrument avant de reprendre ce mouvement avec pour le public outre le rappel des aléas de la musique vivante, la conscience du danger, mais aussi de tout ce qu'un tel moment de vie contient: l'intensité du partage de ce concert, en ce qu'il a de plus que précieux. Le final endiablé, virtuose, mêlant inspiration populaire et composition savante se termine dans une accélération qui donne le vertige . Le public enthousiasmé fait la fête à ces musiciens incomparables et obtient en bis le menuet élégantissime du quatuor en ré mineur de Mozart.

Une fête du son, de l'émotion, de l'intelligence interprétative mais surtout du coeur. Merci aux musiciens du

Quatuor Tetzlaff ! Merci à la Biennale de Paris qui produit de tels instants magiques et aux preneurs de sons qui permettent d'en garder trace, et même l'image sur le site de la philharmonie de Paris.

Compte rendu concert. Philharmonie de Paris, Biennale de quatuors à cordes. Paris ; Amphithéâtre, le 23 janvier 2016 ; Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) : Quatuor à cordes n°16 en mi bémol majeur K.428 ; Dmitri Chostakovitch (1906-1975) : Quatuor à cordes n°11 en fa mineur op.122 ; Jean Sibelius (1865-1957) : Quatuor à cordes ne ré mineur « Voces intimae » op.56 ; Quatuor TETZLAFF : Christian Tetzlaff et Elisabeth Kufferath, violons ; Hanna Weinmeister, alto ; Tanja Tetzlaff, violoncelle.

Lien vers Francemusique:

<http://www.francemusique.fr/player/export-reecouter?content=115041>

Compte-rendu, concert. Paris, Philharmonie, le 24 janvier 2016

Chostakovitch, Schubert, Quatuor Hagen.

Le Quatuor Hagen est une institution familiale qui fait le bonheur du public depuis près de 30 ans. Le remplacement de l'Alto (Iris remplaçant Veronika) ne pourra être soupçonné par personne tant l'entente entre tous est évidente. Quelle audace a été la leur : A 16h30 un dimanche dans un après midi gris

et froid, commencer leur concert par le testament lugubre de Chostakovitch ! Son 15^{ème} Quatuor est inouï de mélancolie constante que rien ne vient soulager. La mort est là présente partout et la fin dans un murmure est sinistre. Comment aborder un tel monument de l'intime ? Le Quatuor Hagen s'est comporté en musiciens et en chambristes accomplis. Tout a été en fine écoute, battement de cils de connivence, recherche de sonorités incroyablement morbides, de nuances infra perceptibles. Pas de vibrato pendant de longs moments avant que l'alto n'ose un peu, mais à peine de chaleur. La brutalité des sons filés terminés en cris est le seul moment pouvant être assimilé à une révolte. Les formules courtes et heurtées évoquent le disloquement de la vie.

Chostakovitch, Schubert... l'excellence du Quatuor Hagen

Plus forte que la mort : la vie !

A l'écoute même la pensée se fige et l'immobilité de la mort gagne insidieusement tout l'être du spectateur. Une musique métaphysique, à la limite de ce qui est supportable dans un concert classique. Plus d'une demi heure d'un Adagio oscillant entre élégie, lamento, marche funèbre, nuit sombre. Le public a été estomaqué par la sûreté technique du Quatuor, son incroyable puissance de conviction dans son choix interprétatif. Gare à ceux que les fins de dimanches dépriment ...

Après un entracte indispensable, les artistes se sont lancés avec frénésie dans le dernier Quatuor de Schubert. Autre temps autres mœurs. Schubert a eu une vie semée de difficultés, la maladie ne l'a pas non plus épargné mais son attitude face à sa fin annoncée est opposée à la langueur morbide et plaintive de Chostakovitch. Ce Quatuor est plein de vie au sens d'un combat, de reviviscence de souvenirs heureux. Nuances fortes

assumées, couleurs généreuses et chaudes. Vibrato appuyé. Le contraste, l'opposition même avec la première partie du concert sont salvateurs. Non que la présence de la mort, de la douleur ou la mélancolie soit oubliée, bien au contraire, mais en dialogue avec la pulsion de vie. Les flamboyants interprètes ont osé s'engager avec puissance et joie de faire une musique si incarnée. Ils peuvent tout oser, se comprenant au moindre regard. La musique de chambre est affaire de famille où chacun sait pourvoir compter sur l'autre à tout moment.

Pour terminer cette extraordinaire Biennale du quatuor à cordes ou tant de magnifiques musiciens sont venus devant un très large public, les Hagen ont été parfaits. Un programme audacieux affrontant la fin de choses. La vie ne vaut qu' à condition d'accepter la mort. Elle est certaine mais son heure ne l'est pas, raison de plus pour jouir de la vie. Avec des concerts de cette qualité, c'est facile.

Compte-rendu, concert. Paris, Philharmonie. Biennale de quatuors à cordes. Grande salle philharmonie 2, le 24 janvier 2016 ; Dmitri Chostakovitch (1906-1975) : Quatuor à cordes n°15 en mi bémol mineur op.144 ; Frantz Schubert (1797-1828): Quatuor à cordes en sol majeur D.887 (op.161); Quatuor HAGEN : Lukas Hagen et Rainer Schmidt, violons ; Iris Hagen, alto ; Clemens Hagen, violoncelle.

**Compte-rendu, concert. Paris,
Philharmonie. Le 24 janvier**

2016.Chostakovitch, Schumann... Quatuor Modigliani

Les membres du Quatuor MODIGLIANI se retrouvent depuis quelques temps après les vicissitudes dues à son violoncelliste blessé. Leur carrière internationale les avait appelé la veille à Stockholm, ils ont su regagner Paris à temps pour le concert de 11h. Cet horaire de « jeunes » leur convient bien par l'alacrité de leur allure. Les oeuvres choisies sont aussi de petits opus chez des très grands qui vont développer le genre du quatuor dans leurs prochains opus ... De la fratrie des quatuors dédiés à Haydn, le K 421 est déjà plein de Sturm und Drang.

L'équilibre de la maturité

Les MODIGLIANI ont offert une version sage et d'une élégance suprême. Leur acquis est un équilibre des sonorités à la fois en groupe comme en solo. L'homogénéité des sonorités est très belle. Jamais les soli ne sont trop extérieurs et toujours très présents. Les phrases circulent avec naturel et les contre chants sont pondérés. Vraiment c'est une sensation d'équilibre qui domine. Les fantaisies sont pourtant présentes dans des rubati légers et des variations embellies. L'Andante apporte une belle chaleur commune et individuelle dans les sonorités et les couleurs d'une grande richesse. Les violons de Philippe Bernhard et Loïc Rio brillent sans ostentation, le rôle très actif du deuxième violon de Loïc Rio est appréciable par des regards et des gestes très musicaux. L'alto de Laurent Marfaing a une sonorité de miel et une présence doucement amicale. Le violoncelle de François Kieffer est bonhomme ou profond quand il convient. Les variations sont pleines d'esprit et les danses populaires pleines d'entrain. Les sons rebondis et des nuances graduées subtilement donnent un esprit

dansant très plaisant.

Le premier quatuor de Chostakovitch n'est pas aussi simple qu'il en a l'air. Les MODIOGLIANI ont choisi de lui garder un caractère simple sans chercher à le faire rentrer de manière artificielle dans ce que Chostakovitch fera par la suite. C'est un Quatuor d'essai, certes très abouti, mais pas encore mordant, grinçant ou dur comme le seront les opus suivants. Dans la berceuse du mouvement lent, l'alto de Laurent Marfaing sait être tendre et chaud et il arrive à mettre une sorte d'autodérision du plus bel effet. Le final vif argent est éblouissant et plein d'allégresse.

Après l'entracte le troisième Quatuor de Schuman permettra aux quatre amis de développer nuances, phrasés amples et couleurs plus affirmées. L'esprit romantique souffle avec vigueur et la jeunesse en sa fougue se déploie. Après cette interprétation qui retrouve la perfection instrumentale de la première partie, les audaces romantiques assumées du Schumann valident les choix de mesure précédents. Schumann ne reviendra plus au Quatuor à cordes, il ne pourra plus renoncer au piano pour sa musique de chambre. Il a déjà tout offert en trois flamboyants Quatuors.

En somme le quatuor Modigliani est aujourd'hui composé de personnalités bien affirmées qui se moulent en une harmonie parfaite. La maturité arrive et leur répertoire va évoluer. Le public ne s'y est pas trompé qui leur a fait une ovation. Il a obtenu en bis le final du Quatuor du nouveau monde de Dvorak. Le message est clair : le monde de la maturité et ses quatuors plus « lourds » s'offre à ces artistes attachants ; ils l'assument et vont y apporter leur vitalité et leur riche musicalité. Une belle sérénité pour l'avenir.

Compte-rendu, concert. Paris, Philharmonie. Biennale de quatuors à cordes. Paris. Grande salle philharmonie 2, le 24 janvier 2016 ; Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) : Quatuor à cordes n°15 en ré mineur K.421 ; Dmitri Chostakovitch (1906-1975) : Quatuor à cordes n°1 en ut majeur op.49 ; Robert

Schumann (1810-1856) : Quatuor à cordes en la majeur op.41 n°3 ; Quatuor MODIGLIANI: Philippe Bernhard et Loïc Rio, violons ; Laurent Marfaing, alto ; François Kieffer , violoncelle.